

A Y REGARDER DE PLUS PRÈS

TEXTES ISSUS DE L'ATELIER D'ÉCRITURE 24-25 DU THÉÂTRE DE SAINT-MAUR

Avec Corinne Amson, Daniel Baranoux, Dominique Brunet, Olivier Caria, Fabienne Cauet, Catherine Charmes, Nathalie Chevrin, Corinne Compan, Hélène Frenkiel, Sara Guarischi, Laurence Lagrange, Isabelle, Corinne Maarek, Anne-Marie Marçais, Guillaume Meyran, Julie Robin Martre, Irène Vasseur, Helma Warum

Sous la direction de Loïc Bonimare

Théâtre de Saint-Maur

Saint-Maur
SM

**VAL de
MARNE**
Le Département

**Région
île de France**



É- DI- TO

Cette année un nouveau groupe s'est invité autour de la table. Celui-ci écrit en journée quand l'autre, dit «des anciens», écrit le soir. Dans la grande tradition des ateliers d'écriture, une description par l'inventaire s'impose afin de donner un aperçu au lecteur de ce qui circule sur ces quelques heures, le lundi, au Théâtre de Saint-Maur : 2 salles, 2 ambiances, 18 stylos, 342 soupirs de concentration, 408 éclats de rire, une soixantaine de p'tits papiers à faire circuler, une trentaine de post-its «pour écrire moins mais mieux», 24 photos de Doisneau, 9 photocopies d'un extrait de Moby Dick, 24 masques du quai Branly, 2 jeux de tarot de Marseille, 1 bouteille en plastique de Piña Colada maison, 2 cakes aux olives, 3 paquets de chips, 3 gâteaux pas pratiques à manger en écrivant, 53 recommandations de lecture, une dizaine de discussions sur le spectacle de la veille, 3 jolies publications à fêter, 4 séances décalées, aucune annulée, 21 notifications sur le groupe «je suis devant», 15 «j'arrive dans 5 minutes !» et 16 «trop juste aujourd'hui pour moi, profitez bien snif», 12 marches à monter et à descendre multipliées par 36 pieds impatientes ou prudents selon l'âge (disons-le), multipliées par 17 séances, 429 silences habités, 140 lectures passionnantes, 1672 gribouillis, 28 «t'as écrit quoi là ?!», 32 «moi c'est nul par rapport à vous» suivis de 32 «lis donc, on verra bien» suivis de 32 «c'est vrai que c'était nul, non mais t'es pas bien ?!», 9 propositions d'écriture comprises de travers pour notre plus grand plaisir, 18 poèmes collectifs, 31 aphorismes, une bonne centaine de personnages issus de notre imagination, 50 souvenirs désenfouis, 22 lieux retrouvés, 4000 liens consolidés ou rétablis, 6000 émotions à la seconde.

Loïc Bonimare

SOM- MAIRE

Le tour du propriétaire

Une pièce à soi ou presque - <i>Anne-Marie Marçais</i>	7
La fraîcheur des carreaux de ciment - <i>Irène Vasseur</i>	10
Le mur jaune - <i>Isabelle</i>	13
Le mur blanc - <i>Dominique Brunet</i>	15
Point d'Équilibre - <i>Fabienne Cauet</i>	17
L'atelier - <i>Sara Guarischi</i>	21

âmes sœurs et hameçons

Écrire l'amour - <i>Hélène Frenkiel</i>	25
En passant - <i>Laurence Lagrange</i>	27
Doutes - <i>Guillaume Meyran et Catherine Charmes</i>	29
La Solitude du Coureur de Fond - <i>Nathalie Chevrin</i>	30
Intermède amoureux - <i>Laurence Lagrange et Catherine Charmes</i>	31
49 ans - <i>Dominique Brunet</i>	32
La moustache de Max - <i>Olivier Caria</i>	33

Sublimes solitudes

Alice - <i>Corinne Maarek</i>	39
Mord aux trousses - <i>Guillaume Meyran</i>	41
Tout ou rien - <i>Catherine Charmes</i>	42
La machine à écrire - <i>Corinne Compan</i>	43
La vieille dame à la musique - <i>Daniel Baranoux</i>	46

Les voyageurs ont la peau tendre

Le voyage - <i>Hélène Frenkiel</i>	51
Marinades et philosophie - <i>Fabienne Cauet</i>	52
Souvenirs de voyage - <i>Nathalie Chevrin, Corinne Amson, collectif</i>	56
Refuge - <i>Olivier Caria</i>	59
Les enfants et le camion - <i>Anne-Marie Marçais</i>	69

Quand ils prennent la parole

Mot premier - <i>Irène Vasseur</i>	71
Le taureau - <i>Catherine Charmes</i>	72
Maximus Lamea Mhur - <i>Helma Warum</i>	73
Histoire de Marka Carineo Dolce - <i>Corinne Maarek</i>	77
Un parmi mille - <i>Helma Warum</i>	79

Quelques lisières

L'échancrure - <i>Laurence Lagrange</i>	83
Dérobés - <i>Guillaume Meyran</i>	84
Le brouillard - <i>Isabelle</i>	85
Fragment de dignité - <i>Sara Guarischi</i>	86
Le passage de la ligne - <i>Corinne Compan</i>	88

Chapitre 1

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE

L’AFFABLE À TABLE
FÂCHE LE TROUBLE-FÊTE.

CORINNE AMSON

Une pièce à soi ou presque

Anne-Marie Marcais

Le mur du fond est couvert d'une bibliothèque pleine de livres, des livres, que des livres, certains classés par collection de mêmes couleurs, d'autres plus grands formats albums photos sont classés tels des tableaux. Il y a aussi quelques photos exposées par le propriétaire de ce bureau, de sa famille, de lui avec le pape ou avec un ministre.

Devant sa bibliothèque du mur du fond un bureau en chêne massif et un fauteuil de bureau. Sur celui-ci encore des livres, des journaux, des stylos, un agenda, un bloc-notes.

Mais les murs ont des oreilles et celui-là a entendu le téléphone sonner, des conversations interminables, des dictées d'article puisque le propriétaire est journaliste et dicte ses papiers à l'ancienne et non, comme maintenant, tapés directement sur l'ordinateur.

Il a aussi entendu de la musique, du piano entre autres, et des bruits de voix, des discussions, des pleurs de bébé, des rires.

Il pourrait en parler pendant des heures et mêmes des jours durant.

On peut caresser ce mur, ces livres, passer le chiffon à poussière qui revient sans cesse.

Inventaire : un bureau, un fauteuil, un lampadaire à franges, cinq bibliothèques, un piano droit et un tabouret, des livrets de solfège, huit photos dont une Vierge Marie, une avec le propriétaire et le pape Jean Paul II, trois photos de famille, trois portraits d'enfants et une plante verte, un album de mariage, une échelle, une tablette tactile, six piles de journaux, cinq collections de Pléiade, une dizaine de Tintin, un livre sur la flore, deux livres sur les oiseaux, une douzaine de livres d'histoire, la somme de Saint Thomas d'Aquin.

Un journaliste barbu, au téléphone, parlant philosophie et sociologie avec un ami qui vient de sortir son livre, digression politique. Une femme qui passe l'aspirateur entre, le journaliste sort à cause du bruit de l'engin monsieur propre - une jeune maman qui entre avec un bébé en écharpe « où est papa ? » une voix de femme qui crie « au téléphone comme toujours » , disparition de monsieur propre.

Le barbu revient, prend son journal, cherche sa tablette, son bloc-notes, son stylo, repose le journal qu'il a lu méthodiquement. Il prend un nouveau livre apporté par le facteur ce matin-même – va chercher un livre d'une de ses cinq bibliothèques – retrouve son livre paru il y a dix ans sous son pseudonyme, le relit, prend des notes, n'entend pas le bébé qui s'est mis à pleurer, deux ados pleins de vie entrent à leur tour pour des bagarres, sous un subtil prétexte, chamailleries habituelles qui se finissent par des rires aux éclats.

Imperturbable, il écrit : c'est son métier depuis toujours – les deux ados disparaissent dans l'entrée, le bébé et sa mère sortent. Une voix de femme crie à table, le barbu lui répond « commencez sans moi j'ai encore quelques lignes à écrire. » Ce journaliste écrit dans toutes les circonstances sur un tas de sujets, suit l'actualité de très près et écrira toute sa vie si Dieu le lui permet.

La fraîcheur des carreaux de ciment

Irène Vasseur

L'eau est chaude. La mousse abondante recouvre l'ensemble de la baignoire. Partout la buée laisse de fines gouttelettes sur les parois.

Laissant reposer sa tête sur le rebord, Claire commence à observer les carreaux de ciment qui montent jusqu'au plafond sur sa droite. Ils les avaient choisis ensemble à Lisbonne.

Tout un paysage est représenté là. Un village au lointain ; une place avec un puits en premier plan ; et deux personnages absorbés par leur travail autour du puits.

Ils les avaient voulus mats et légèrement granuleux. Si bien qu'ils retiennent sur eux les fines gouttelettes de buée. On eût dit qu'il avait plu sur la place du village.

Les couleurs sont restées intactes malgré les années ; légèrement pastel avec une dominante de tons froids. Elles nimrent les contours de la baignoire d'une ambiance douce et calme.

L : « Tu penses que tu vas coucher là ou tu envisages de sortir un jour ? De toute façon, si tu essaies de te faire belle, c'est mort, tu pourrais y passer des semaines.

A : T'es trop con, fiche-moi la paix !
Maman ! Lucas est encore sur mon dos !

C : Oui chérie, mais ça fait une heure que tu es dans la salle de bain. En as-tu encore pour longtemps ?

A : Oh vous êtes vraiment relou dans cette famille !
Je sors.

(En aparté, plus bas à son téléphone) : « Bon, il faut que je te laisse, tu as entendu, ils sont toujours sur mon dos. On se voit demain au lycée. Tu mets ton nouveau pull noir ? On va voir la tête de Damien ! »

L : Toc, toc, toc. Alors miss Frankenstein, tu montres ta laideur au monde ou tu t'es jeté dans la cuvette des chiottes ?

A : Fais chier Lucas. « Bon ben je te laisse »

L : Pas trop tôt »

Clac. Clic, clic.

A : Attends, j'ai oublié ma brosse ;

Oh, non, tu t'es encore enfermé à double tour.

L : Oublie-moi la grosse. »

Le calme revient. Agnès s'éloigne en râlant. Doucement Lucas étale la poudre sur le rebord du lavabo. Il sort son couteau de poche et rassemble délicatement la poudre en deux lignes assez courtes. Il roule son billet de 20 euros et sniffe profondément chaque ligne en terminant les restes au doigt sur ses gencives. Immédiatement après il ouvre le robinet pour nettoyer le rebord du lavabo, essuie rapidement avec la serviette puis se dirige vers le mur libre en face. Doucement il laisse glisser son

corps au sol. Lucas sent son dos se rétracter sous la fraîcheur des carreaux de ciment. C'est ferme, c'est solide mais c'est froid. C'est comme son père !

Tranquillement il observe les carreaux au-dessus de la baignoire. Il aimerait bien les défoncer à grand coups de masse. Éclater tous ces petits dessins bien propres en mille morceaux. Se tailler une veine avec un bout tranchant et faire gicler son sang sur les murs. Puis taguer des écorchés pendus au puits.

En gros, il aimerait bien rénover la salle de bain !

Le mur jaune

Isabelle

Dans la bibliothèque, la première chose qu'on voit en entrant ne sont pas les murs avec les étagères de livres, mais le petit mur d'angle à côté de la fenêtre qui donne sur le jardin. Il attire l'œil car il est couleur jaune vif, les autres murs sont blancs avec tous les livres et pleins de bibelots. Lui, son jaune rappelle le soleil. Il est sans rien dessus sauf une légère fissure qui rappelle le temps qui passe, il appelle à la rêverie, lorsqu'on prend un livre et qu'on s'assoit sur un fauteuil pour lire face au jardin. C'est comme une ouverture sur le monde.

Ce mur entend tellement de choses: bien sur les pages d'un livre qu'on tourne mais aussi en fonction du livre un éclat de rire ou une exclamation d'angoisse.

Il entend aussi :

les rires des enfants de la maison qui se cachent derrière les fauteuils où qui font tomber les livres en bas de l'étagère par terre, les livres d'enfants sont gardés dans leur chambre,

les adolescents de la maison qui font un jeu de piste et cachent un indice dans un livre de Jules Verne,

des secrets : la déclaration d'amour de Sébastien, le fils aîné, qui dit à Chloé « je te kiffe »,

des disputes : Sébastien qui veut ranger ses mangas dans la bibliothèque, son père lui répondant

que ce ne sont pas des livres sérieux. Sébastien, de colère, balance un manga qui heurte le mur jaune.

Un jour, où la maison est vide, le mur entend deux cambrioleurs entrer dans la pièce par la fenêtre donnant sur le jardin, il les voit repasser très vite avec trois ordinateurs et un appareil photo. Un cambrioleur s'arrête devant une étagère de livres :

« - Marc que fais-tu ? on se barre

- J'adore cet auteur»

Et Marc prend *La Promesse de l'aube* de Romain Gary, avant de sauter par la fenêtre.

Un autre jour il entend une souris qui commence à grignoter un livre laissé par terre. Heureusement Ella, une des filles, entre à ce moment-là, le livre est sauvé.

Le mur entend encore tellement de vie dans cette pièce.

Le mur blanc

Dominique Brunet

Sous le blanc laqué des placards de cuisine, le mur, lui-même peint en blanc satiné, ressort à peine. Un mur de laboratoire, immaculé et indifférent. Seule, derrière la plaque de cuisson, une crédence en verre translucide aux carreaux verts de tonalités différentes, forme une étonnante mosaïque. Selon l'angle sous lequel on regarde le mur et selon l'heure de la journée, on peut y voir des paysages différents, une forêt dense à la Douanier Rousseau, une rivière qui sinue entre des hautes herbes, le reflet de grands arbres sur l'eau ou encore des animaux fantasmagoriques qui se déplacent et se contorsionnent.

Un mur blanc peut sembler froid, sans état d'âme. Et pourtant nous allons voir qu'il n'en est rien. L'immeuble est neuf, habité depuis seulement dix-huit mois. Jusqu'alors le mur a rempli son rôle: être une sorte de soutien familial sur lequel on peut s'appuyer.

Mais bientôt, envahi par un ennui de plus en plus profond, il s'est mis à tendre l'oreille. D'abord discret, désirant fermement rester à sa place (un mur qui bouge, c'est toujours mauvais signe), il s'est réjoui du crépitement des pommes de terre dans la friture, du blob blob du bœuf carottes qui mijote, du ronronnement du micro-ondes dont le bip bip final le sort systématiquement de sa torpeur. Mais ces bruits habituels et répétitifs ont fini par le lasser. Alors, il a commencé par prêter une attention particulière aux propos des ces êtres bizarres qui envahissent sa cuisine.

Lorsque la femme s'y trouvait seule, il écoutait avec plaisir sa voix chantonnante qui décrivait au fur et à mesure tous les actes qu'elle effectuait: -Mais où est passé le sel? -Faudrait peut-être une ou deux carottes de plus.. et, de temps à autre, une voix plus forte, plus appuyée: -Mais c'est pas vrai, le chien a encore pissé sur le carrelage!

Mais le nec plus ultra pour notre mur, c'était quand la famille recevait. Lui, qui n'avait aucune notion de féminisme, se délectait d'entourer des femmes qui chuchotaient afin de ne pas être entendues des hommes dans le salon, et qui riaient parfois à en pleurer, ou se prenaient dans les bras avec tendresse et compassion.

De plus, il était fier de lui : il entendait tout, mais n'avait jamais rien répété.

Un soir, moment qu'il n'oubliera jamais, l'une de ces femmes en larmes, d'une tristesse infinie, s'était blottie contre lui et elle l'avait caressé avec beaucoup de douceur. Elle lui avait dit: «tu es si lisse, toi!» Il en avait frémi de toute sa surface, au point de craindre que les carreaux de verre de sa crédence ne se décollent.

Point d'Équilibre

Fabienne Cauet

Debout dans la cuisine, il réfléchissait... Cela faisait des jours qu'il hésitait... Vais-je y aller ou pas ? Pourtant il le fallait bien car d'ici quelques temps, les acquéreurs voudront prendre possession de cette demeure et il faudra bien qu'elle soit vide... Cette pensée l'effrayait presque et en même temps le réjouissait. Entrer dans la mémoire du temps et en balayer chaque instant. Étrange sensation. Ses talons firent crisser le carrelage craquelé de la cuisine. Il se décida enfin à y aller. descendre cet escaliers peu éclairé par la faible lanterne murale dont la lueur faisait déjà danser devant ses yeux les ombres du passé... Pas à pas, prudence ! Il ne s'agirait pas de tomber et de se biser un os. Qu'il était raide cet escalier ! Enfin la dernière marche... Il promena le faisceau de sa lampe torche, éclairant l'espace encombré. Que de choses amoncelées ça et là, recouvertes de poussière ! Il avança prudemment dans ce chaos malgré tout pas trop mal agencé, ne serait-ce que pour gagner de la place car elle n'était pas bien grande cette cave ; toutes ces choses tenaient les unes sur les autres dans un équilibre assez précaire si bien que tout menaçait de s'écrouler si on ne déconstruisait pas ce tas de trucs avec précaution... Il poussa une vieille chaise à laquelle il manquait un pied, vira une pile de cartons vides, remisa l'ancienne niche du chien dans un coin ; il découvrit derrière celle-ci de vieux bouquins d'auteurs du XIXème siècle : Hugo, Balzac, Flaubert, Maupassant... et là, un plus vieil ouvrage, du XVIII^{ème}, de Barbey d'Aureville...

Il avait adorés Les Diaboliques, il dévorait tous ces volumes dès qu'il avait un moment à lui ; il avait 25 ans. Il déposa les livres sur une petite table coincée dans un angle de murs, pour se saisir d'une paire de sabots qui traînait par terre ; attention!, ne pas se faire pincer les doigts dans le piège à souris ! Des sabots en bois avec une lanière de cuir fixée sur le dessus ; ceux de la grande tante Luce ? Et ce rouet à moitié rongé ? encore plus ancien... Même s'il s'était penché sur ses aïeux quand il avait construit son arbre généalogique - question de savoir d'où il venait - il n'aurait su dire qui avait bien pu y filer la laine... Par contre, le tournevis et la clé anglaise rouillés, qui traînaient sur une étagère clouée au mur, appartenaient au grand père Horace, il se rappelait bien cet invétéré bricoleur qui passait son temps à réparer des objets cassés en oubliant qu'il brisait en même temps les liens avec les siens... Il soupira, continua de fouiller et tomba sur les reste de ce qui devait constituer un lit à baldaquin, et aussitôt le visage enfantin et souriant de sa sœur lui apparut... Que de souvenirs perdus, que même les photos, oubliées ça et là, ne remettaient pas en mémoire les scènes de l'enfance. Il avait le sentiment d'avoir traversé sa vie, jusqu'ici, comme un funambule, toujours sur une corde raide, basculant d'un coté, de l'autre, qui tombait parfois mais toujours se relevait. La mémoire lui faisait tellement défaut qu'il éprouva un vertige en réalisant qu'il n' avait jamais véritablement habité son être,

qu'il avait vécu toutes ces années comme dans un rêve, dans une échappée du réel... Son regard perdu dans le vague tomba sur le cellier où il y avait encore de nombreuses bouteilles de vin ; encore bonnes à boire ? Il s'en moquait n'ayant aucun goût pour l'alcool, même dans les moments les plus durs. Et là, derrière les toiles d'araignées, la gnôle de la grand-mère ! ça alors !!! Celle qu'elle distillait elle-même, autant dire un vrai tord-boyaux ! C'est fou ce que l'on peut entasser dans un espace aussi réduit ; après tout, la cave remplissait bien son office en accueillant tout ce dont on ne veut plus : le vieux, le cassé, l'obsolète et le désuet. Mais pourquoi conserver tout cela ?! Un instant il surprit son reflet dans un miroir brisé et aperçut dans un angle l'image d'une vieille poupée de porcelaine qui avait perdu la tête ! Une vraie gueule cassée ! Puis dans l'autre angle, il vit une belle balance ancienne, avec ses poids biens rangés ; tient donc ! Parmi tout ce fatras, un objet reluisant, aux plateaux dorés, protégés par un coffrage vitré, un objet sans marques laissées par le temps. C'était certainement une acquisition de son père, cet homme à la fois artiste et artisan et qui avait tant accompli dans sa vie. Peut-être y pesait-il l'or qu'il fabriquait... peut-être qu' un jour il y a pesé son âme dans l'attente de l'ultime passage... Il l'a pris délicatement entre ses mains et entreprit de gravir l'escalier étroit ; un rai de lumière apparaissait là-haut, soulignant le seuil de la porte, celle qu'il faudra franchir pour

retrouver la clarté du jour. Doucement, doucement, ne pas briser l'équilibre qu'il tenait si précieusement entre ses mains... Car au fond, rien d'autre ne valait la peine d'être remonté...

L'atelier

Sara Guarischi

Je me souviens de ce portail au 24 rue des travailleurs. Devant, il y avait la maison de ma grand-mère. Il fallait longer un couloir au crépi gris. Parfois, je déposais ma main et je sentais la rugosité du mur avant d'arriver à l'atelier de montage, qui n'était pas l'atelier de tissage. Lui, se trouvait au 48 Boulevard Garibaldi.

Garibaldi, général et homme politique considéré comme l'un des pères de la Patrie italienne.

La première sensation m'attrapait ; une odeur d'acrylique et de fils de nylon, une odeur de laine chaude qui restait ensuite plusieurs jours dans mes narines.

Je descendais quelques marches avant de découvrir une pile de factures sur le bureau situé à droite en entrant. A gauche, une panière de plastique dans laquelle des panneaux de laine s'accumulaient pour former un fin matelas. C'était la niche de Thésée, un dalmatien que mon père était allé chercher chez un éleveur du Val de Loire.

Je disais bonjour aux ouvrières : Ouria, la repasseuse-pliesse, Odette Bento, Michelle Lesuef et Madame Urbana, la cheffe d'atelier. Concentrée, ma mère se trouvait, au fond, à la surjeteuse. Cette machine à coudre assemblait, surfilait et coupait les surplus de maille. Il y avait des bobines de fils, du rouge, du bleu, du noir. A la presse, il y avait le fils de Madame Urbana : Johan, le coupeur-matelasseur.

Mon père avait créé l'entreprise Mel&Sar Mailles en janvier 1979, un an après ma naissance.

A cette époque, mon père avait fini de manger son pain blanc et je venais les aider comme je pouvais du haut de mes dix ans. Je mettais les pulls sous plis et parfois j'aidais à boutonner les cardigans. C'était une tâche ingrate. Les boutonsnières formaient comme une cicatrice ou plutôt une boursoufflure, trop serrée. Je m'écorchais le bout des doigts dessus.

Mon père et ma mère étaient tous deux d'accord pour me dissuader de travailler dans le textile. A l'unisson, ils répétaient de poursuivre les études. Je les ai écoutés.

Aujourd'hui, j'écris des textes en y mettant mon style. A ma manière, je fais du texte-style.

- A Y REGARDER DE PLUS PRÈS -

ÂMES SŒURS ET HAMEÇONS

A AURAIT DÛ AIMER P
BIEN PLUS LONGTEMPS
QU'UN ÉTÉ.
OR LE PREMIER AUTOMNE
LUI PARUT DÉJÀ MONOTONE.

CORINNE AMSON

Écrire l'amour

Hélène Frenkiel

Écrire l'amour, pour moi se serait me rapprocher le plus possible de l'impossible à dire avec des mots ce qui se passe parfaitement de toute définition.

Heureusement il y a les avants, les autours, les pendants, les après, la danse et la ronde qui le scande, l'accompagne ou le clôture quand ce n'est pas un clap pur et dur. Tout ce qui le préfigure, en témoigne, s'en approche, s'en dégage :

Incandescence tranquille ou éruption convulsive.

Exemple A

Pierre aime quand Aimée se penche sur lui et cherche à le convaincre :

- Je te trouve meilleure mine ce matin,

ou bien

- tu as dormi profondément cette nuit

ou encore

- pas d'appétit aujourd'hui ? plus gourmand demain.

Elle m'émeut cette vieille dame fatiguée qui n'en finit pas de tenir à distance tout pathos.

Il retrouvait en transparence dans le visage d'Aimée, aujourd'hui, la détermination sans faille de cette femme, ce jour-là, quand il devait juger qui d'elle ou du mari aurait la garde des trois enfants.

Intelligente et lucide, ma vieille groupie joue à la poupée sans y croire et sachant que je n’y crois pas davantage mais ce jeu plaqué sur la réalité nous engage dans une tendre comédie : un jeu de légèreté pour tenir la distance restante.

Exemple B

Arsinoé aimait Oscar qui préférait Arsène mais ne le disait pas.

L’un et l’autre espérait et la nuit finissait.

Chacun dans son lit ne comprenait pas.

Quelquefois les histoires ne commencent même pas.

Exemple C

Pierre s’arrangerait pour aimer Andrée à la condition qu’elle soit un tout petit peu moins agaçante. Il se promettait de lui expliquer avec douceur, d’arriver à la convaincre sans la fâcher ni la blessée qu’avec tout l’amour qu’il lui portait, avec toute l’admiration qu’il éprouvait pour son énergie et sa gaîté naturelle, qu’avec la tendresse que lui inspirait sa spontanéité et sa malice, qu’avec l’estime qu’il avait pour sa justesse et sa sincérité en toute occasion, il préférerait qu’elle s’intéresse un peu plus à ce qu’il avait à dire. Quelle ne semble pas s’évader par la fenêtre quand il lui racontait sa journée ou son point de vue mûrement réfléchi sur l’avenir ou la politique

En passant

Laurence Lagrange

Il passe dans la rue, comme tous les soirs après son travail. Plus rien n'a d'importance. Il oublie les tracas de la journée. Journée bien commune aux communs des mortels.

Il ralentit son pas. À l'opposé son cœur s'accélère. Le fameux rebond dans la poitrine. La nuit n'existe plus. Dans cent mètres elle sera là.

Une petite maison sur un étage, un peu vieillotte mais à l'âme vibrante de souvenirs.

Il sait que vers 20h elle se trouve dans la pièce éclairée à droite de la porte d'entrée. Une fenêtre, comme une lettre jetée en plein cœur. Un message subliminal. Un « attends-moi », un « je suis là pour toi ». Le rituel est le même depuis plus d'un mois. Il ralentit le pas, s'adresse au muret et sort une cigarette. La fumée, lumière secrète, passion à venir.

Il l'aperçoit derrière un voilage de lin léger, lascivement elle ôte son pull et ses courbes généreuses émergent en contre jour. Son corps est un dessin de Rodin qui lui est adressé. Le voilage est la pudeur qui provoque mille sentiments. On ne parle pas encore d'amour. Le désir est porté par les mouvements imperceptibles du voilage. Elle passe les mains dans ses cheveux, défait son chignon.

Il l'observe, se sachant également observé. C'est leur rendez-vous. Leur moment de séduction. Leur jeu sensuel. Un moment unique, lumière heureuse d'un moment faussement volé.

La lune se fait plus discrète.

Elle éteint la lampe de la table de chevet.

Il éteint sa cigarette.

Demain la lumière sera plus belle.

Doutes

Guillaume Meyran et Catherine Charmes

Pierre aime quand Anne arrête toutes ses activités, essuie ses mains, se retourne et le regarde sans parler. Son visage est alors à décrypter. Les yeux d'Anne le voient-ils ou regardent-ils quelque part, ailleurs, une autre femme peut-être, un morceau du passé qui jaillit sans qu'on le veuille ? Pierre ne veut jamais de certitude. Les yeux d'Anne la font voyager bien au-delà de leur vie de couple.

Pierre aime quand Anne s'endort. Il sent alors une émotion brûlante réchauffer son âme, l'impression vertigineuse que son corps se tend vers une inconnue sans pouvoir l'atteindre. Il est touché en plein cœur par le mystère de son imperceptible sourire. Il lui offre ses doutes qu'il accueille avec délectation.

La Solitude du Coureur de Fond

Nathalie Chevrin

Le faisceau de lumière jaillissait à l'écran, nous rendant aveugles de nos mouvements réels et incarnés...

La séance du ciné-club ce mercredi soir-là avait une saveur différente. Nous étions assis côte à côte pour la première fois, tout proches malgré l'accoudoir qui nous séparait. Il devenait une excuse pour s'effleurer, se toucher des coudes tout en nous donnant l'alibi rassurant de ne pas le faire exprès.

Le long générique, sur fond noir, nous avait habitués à la pénombre, et nous avions déjà échangé quelques regards timides et curieux à la fois. La lumière des premières scènes du film, une piste de course à pied à ciel ouvert, rendait visible nos mouvements maladroits pour nous rapprocher. Le film était en anglais mais nous ne lisions pas les sous-titres. Notre V.O. à nous était parlée par nos mains chaudes et serrées l'une dans l'autre, immobiles et comme pétrifiées de peur de mal converser. Surtout rester comme cela, immobiles, jusqu'à ce qu'on ne perçoive plus la différence entre nos paumes. Nous avons essayé de suivre un peu l'histoire mais comment faire avec ces mains qui occupaient tout notre esprit.

Nous n'avons jamais revu ce film, et pourtant son souvenir est imprégné dans notre mémoire à deux, tout comme la sensation de nos mains qui ne savaient pas se détacher l'une de l'autre.

Intermède amoureux

Laurence Lagrange et Catherine Charmes

le timide, celui qui rougit des qu'il la voit.

l'hypocrite, celui qui te dit que tu es belle à la sortie du lit.

l'amoureux, celui qui écrit des lettres d'amour.

le gaffeur, celui qui t'appelle par un autre prénom.

le parfait, celui avec qui tu t'ennuies.

le radin, celui qui recompte l'addition au restaurant.

celui qui ne dit jamais non

celui qui veut toujours payer

celui qui a les mains douces

celui qui aime trop sa mère

49 ans

Dominique Brunet

Julie se regarde dans le miroir. En vérité, elle ne se regarde pas. Elle scrute chaque partie de son visage et elle pointe. Elle pointe là, au creux de l'œil, des petites rides nouvelles et deux autres, plus profondes sur la lèvre supérieure. Au-dessus de l'oreille, à leur racine, quelques cheveux blancs qu'elles n'avait pas remarqués. Elle tourne légèrement la tête et la relève un peu en arrière: la ligne du menton s'est affaissée. Julie prend son temps, Sébastien est parti chez le médecin et la salle d'attente est toujours pleine. Elle ne s'était encore jamais aussi longuement observée et elle s'inquiète. Sébastien l'aime, mais il aime aussi les jeunes et jolies femmes, il se retourne souvent sur elles et ils en rient ensemble. Mais, en cet instant Julie ne rit plus. Comment va-t-il accepter chez sa femme ce vieillissement, cette déchéance?

La clé tourne dans la serrure. Sébastien se dirige rapidement vers Julie. Il est sombre, angoissé, presque désespéré. Au regard soucieux et interrogateur de Julie, il répond :» C'est vraiment une très mauvaise nouvelle, l'ophtalmo m'a dit que ça ne s'opère pas et que d'ici deux ou trois ans je serai aveugle. Il n'y a rien à faire...»

La moustache de Max

Olivier Caria

Max a ses habitudes. Il attend généralement minuit passé pour commencer à observer autour de lui en détail. Avant, il s'enivre de la musique. Il profite du beat pour danser, sauter, se déhancher, tout en se lissant la moustache. C'est sa technique pour se faire remarquer sans draguer lourdement. Les lourdauds ? Il les regarde dévisager les filles. Enfin... dévisager, ce ne sont pas les visages qu'ils observent le plus. Quel manque de respect ! Il leur fait penser à des touristes dans une boutique de souvenirs : ils posent leurs yeux successivement sur tout ce qui se présente, estimant la qualité, la fraîcheur, l'authenticité et le rapport qualité / prix, c'est-à-dire l'investissement en temps, en effort et en euros, rapporté à la perspective de la nuit à venir qu'ils estiment en fonction du physique de leur proie. Ce qu'ils essaient surtout d'anticiper, c'est le récit qu'ils pourront faire le lendemain de leurs acrobaties nocturnes aux copains du groupe. Sans intérêt et dégradant, estime Max.

Alors, il reste à l'écart de ce démarchage publicitaire obscène. Il profite de la soirée, danse et se lisse la moustache, comme un signe d'identification et de différenciation. Sa moustache est son étendard. Il y a dix ans, puceau timide et anonyme, il cherchait un moyen de se faire remarquer, pensant que cela suffirait à se faire désirer. Un moyen aussi d'extérioriser sa masculinité, sans exubérance. Il avait tourné tout ça en boucle, jusqu'à ce que, un matin, au réveil

devant son miroir, l'évidence ! Son système pileux serait son atout séduction. Restait à trouver le bon compromis pour être discrètement observé, sans tape-à-l'œil. « Lever » une bimbo siliconée comme un lourdaud ne l'intéressait pas. Ce qu'il voulait, c'était attirer l'attention, sans vulgarité ni exagération, pour une nuit agréable et fouguese.

D'emblée, il considéra que la complète barbe-moustache n'était pas pour lui : il fallait qu'on puisse voir son visage. Il avait donc orienté son choix vers une unique moustache. Mais laquelle ? Pas une moustache à la gauloise, large et haute. Il ne se sentait pas l'âme d'un Astérix, et encore moins d'un Obélix. Hors de question également qu'elle soit triste, en fer à cheval, tombant de part et d'autre de la bouche. Pas non plus de moustache de compétition, nécessitant un long entretien avec gel et volutes, genre guidon de vélo. C'était incompatible avec ses sorties : trop de risques de les déformer et de paraître ridicule. Son but était de se faire désirer, pas de devenir la risée de la piste de danse avec un côté en boucle arrondie, dressé vers les lumières, et l'autre tombant négligemment vers les pieds. Exit aussi la balayette à la Tom Selleck dans Magnum, qu'il trouvait trop ringard.

Il avait opté pour une moustache simple et stylée. Fine mais avec juste un prolongement pointu qu'il s'évertuait à enrouler légèrement et à faire remonter, pour accentuer son ornement promotionnel

viril. Une pointe poilue qu'il lissait à loisir sur la piste de danse. C'était son signe particulier, sa signature.

Ça ne portait pas systématiquement ses fruits... c'est-à-dire que chaque soirée ne se concluait pas par une rencontre. Mais ce n'était pas sa priorité. Ou plutôt, il fallait suivre l'ordre convenu des événements : d'abord se faire remarquer, le plus souvent jusqu'à onze heures, maximum minuit, puis se faire désirer, pendant une heure, une heure et demie, et enfin, la quête du match de la soirée, avec plus ou moins de succès.

Ce vendredi soir, il lui a fallu attendre au-delà minuit. La première vague est derrière lui. Les plus difficiles à séduire ont été ferrées. Les premiers choix ont trouvé des bras, des bouches, des langues, des sexes pour la nuit.

Les sens de Max se dressent alors totalement. C'est l'heure de s'attaquer aux restes, les en-dessous de la moyenne, celles qui ne veulent pas ne rien avoir à raconter de leur nuit. Celles qui, déçues de se savoir moins désirées, sont même prêtes à céder à des pratiques moins... « conventionnelles », presque en remerciement de ne pas finir bredouille. Il le sait, il sait qu'il est au-dessus du lot, à ce moment-là.

D'un regard circulaire, il cherche là-dedans la pépite, la fleur sans maquillage qui ne se révèle qu'avec un peu plus d'attention. Bien sûr, toutes

celles qui restent l'ont vu tripoter sa moustache pendant quatre heures. Il se sait remarqué, avec son air désintéressé et inoffensif. Sa moustache a appâté, il peut hameçonner. Il ne finira pas la nuit seul, mais avec au moins une de ces femelles qu'il a mises en rut.

Tout en continuant à danser, il s'approche d'une petite brune, petits seins, grosses fesses. Il avait noté ses coups d'œil à la dérobée. La gourmandise suinte de son regard, de ses mains, de ses hanches, de ses jambes. Ses deux copines, grandes, blondes, sexy, sont parties il y a une bonne heure, chacune avec un premier de la classe qui sentait la grosse cylindrée payée par papa. Elle, elle reste là, dépitée, avec l'air de ne pas vouloir passer pour la moche de la soirée. Sa quatrième copine est là aussi. Pour Max, elle sera le choix suivant si petits seins grosses fesses n'accroche pas.

Ce désir facile à saisir l'excite. Il répond d'un clin d'œil, la moustache brillante. Il fait mine de lui parler, sans qu'un mot ne sorte de sa bouche, juste pour signifier que sa voix ne parvient pas à couvrir la musique. Puis, se penchant, il l'invite à sortir se rafraîchir à l'extérieur. D'habitude, il propose de sortir fumer, mais, ce soir, il a oublié son paquet chez lui.

Elle accepte (« c'est bon signe »). Elle le précède vers la sortie (« observons pour confirmer le choix »). Il la regarde marcher, de haut en bas... et au milieu, entamant déjà sa nuit d'un regard affamé (« Vas-y,

je te souhaite une superbe nuit, Max »).

Une fois dehors, elle sort de sa poche son paquet de cigarettes et son briquet tempête. Elle lui en propose une.

Cigarette allumée au briquet tempête.

Briquet tempête mal réglé.

Cigarette allumée mais pas seulement.

Moustache allumée, en feu.

Odeur de poulet grillé plein le nez, la bouche, les yeux.

Il ne se ressemble plus. Son pouvoir d'attraction s'est consumé.

Les yeux de la petite conne brune hésitent entre la gêne et le rire.

Plus de petits seins, ni de grosses fesses, juste des cendres qui descendent de son nez, sa bouche, jusqu'au au sol.

- Dégage, connasse !

SUBLIMES SOLITUDES

QUÊTE DÉSESPÉRÉE
DE TURBULENCES
EN SOULAGEMENT
NAUFRAGE DE LA RAISON
TROUS, RATURE
TEMPÊTE ET HOULE.
DANSE.

TEXTE COLLECTIF

Alice

Corinne Maarek

La nuit est tombée, Alice, devant la gazinière, s'est décidée à allumer le feu, et préparer un bouillon pour ce soir, la cuisine à peine éclairée. Une bougie qui vacille sur la table. Elle aime cette lumière tamisée pour le dîner.

Autour de la table, la chaise à côté de la sienne est vide désormais. Tous les objets autour d'elle sont chargés de souvenirs. Les casseroles remplies à ras bord, la marmite qui déborde d'amour, les épices qui embaument toute la maison, le café fumant qui jaillit de la cafetière, les fleurs qui posent à côté d'une bouteille de vin, les miettes des goûters des enfants, les gamelles des chats remplies, les sacs de course à ranger, un joli bazar !!

Un pichet d'eau, le moulin à poivre, la salière et le sablier sont toujours sur la table. Le tablier accroché au crochet près de la fenêtre. Tout est trop calme ce soir.

Mais elle entend du bruit dans le jardin, la poignée de la porte du portail grince, des pas se rapprochent dans la pénombre du couloir, des chuchotements suivis de petits rires, la lueur des bougies qui se rapprochent dans l'obscurité...

Une fanfare entre dans la cuisine, un saxophone, une trompette, une clarinette, un triangle, et un

violon, et les petits clament Happy Birthday !!!

Les enfants s'élancent au cou d'Alice et l'enlacent, les visages luisants de joie par cette chaude soirée du mois de juin. La musique emplît toute la pièce. La joie jaillit, la surprise éclaire son visage qui se défroisse, se dilate, et devient tout rayonnant de bonheur, tellement imprévu ...

Le son d'un bouchon qui saute de sa bouteille, les enfants rigolent encore. Et elle, elle se déride, et part dans un éclat de rire.

La musique continue, se développe et se diffuse dans toute la maison. Elle se sent toute légère, avec l'impression que ses pieds ne touchent plus le sol, qu'elle va s'envoler, assez haut, joyeusement... Toute la famille l'enlace encore, pour qu'elle reste ...encore !!

La surprise a rempli la cuisine de vie. Elle éteint les lumières, allume le couloir, et sort respirer l'air de ce soir d'été dans le jardin qui embaume des parfums de fleurs d'oranger et de lavande.

Tout le monde est parti, elle se sent vivante. Elle restera là, jusqu'au lever du jour.

Mord aux trousses

Guillaume Meyran

J'en étais là ! Et rien n'y personne ne pouvait m'arrêter. Je scrutais chaque regard, chaque visage et chaque corps en vie, ivre d'un désir brûlant qui me rongait les tripes. J'étouffais les pensées trop sages qui m'anesthésiaient depuis si longtemps, ne sentant plus que mes jambes, mes bras, mon torse, ma nuque et tout ce que mon bassin contenait en chair.

Je dynamitais furieusement la pudeur des hommes et des femmes au hasard des rues. Certains regards me malaxaient en retour, gênés, apprivoisés, ricochant avec malice, tous conscients de cette humanité charnelle qui nous lie, dont il faut récolter la semence au prix d'un épouvantable épuisement, d'une macabre lassitude, et d'une mort certaine.

Tout ou rien

Catherine Charmes

Et puis, cela faisait trop longtemps qu'il ne se passait rien dans sa vie. Elle travaillait certes, et travailler, ce n'est pas rien.

Non, le rien arrivait le soir. Il lui tombait sur le dos, sans ménagement. Une sorte de trou noir, un espace vide de non-existence à ce moment précis des soirs de solitude. Est-il possible de rester soi avec ce rien ? De ne pas devenir ce rien ? Non...

Alors, il fallait sortir de là, se montrer sous un jour favorable, essayer même qu'un autre tombe amoureux.

Car, soyons clair, l'amour est le châtiment pour quiconque ne pouvant rester seul.

La machine à écrire

Corinne Compan

C'est ainsi qu'elle avançait dans la vie,
comme un texte écrit sur une machine à écrire.

Sa journée commençait comme elle l'écrivait :
« Aujourd'hui, il fait beau et je suis heureuse. »

Tout à coup, un sourire se dessinait sur ses lèvres,
sa démarche fort enthousiaste lui donnait du ressort
et le monde lui appartenait.

Puis le lendemain, elle tapait : « Le ciel est gris,
le temps est maussade. »

C'est alors que son humeur s'assombrissait
et sa journée commençait très mal.

Sa dépendance au texte que cette machine à écrire
imprimait sur une simple feuille blanche semblait
tout simplement diriger sa vie.

Malgré elle, ses doigts se promenaient sur les
touches, appuyaient sur telle ou telle touche jusqu'à
former des mots puis des phrases assez courtes
mais suffisantes pour envahir son esprit et dicter
sa conduite.

Un jour, elle en eut assez. Cette machine lui prenait
toute son énergie.

Un matin, elle se leva, bien décidée à rompre
cet engrenage qu'elle ne maîtrisait pas.

Elle se planta devant la machine à écrire qui trônait
sur son bureau avec provocation, peut-être même
avec mépris, certaine de sa toute puissance.

Elle l'a saisie de ses deux mains, la toisa,
puis la mis dans une grande boîte puis l'enferma
à clé dans son placard.

Elle se sentit aussitôt libre et légère.

La journée se passa merveilleusement bien.

Elle s'endormit le sourire aux lèvres.

Mais le lendemain matin, la machine diabolique
trônait à nouveau sur le bureau.

Lorsqu'elle s'approcha de cette machine diabolique,
elle s'aperçut qu'il manquait toutes les voyelles.

Elle s'interrogea sur le sens de ce qui se tramait
devant ses yeux ébahis !

Une angoisse l'envahit soudain.

Puis un mot unique dans sa gorge : « Pourquoi ? »,
suivi de deux autres mots : « Pourquoi moi ? »

Elle comprit qu'elle devrait composer maintenant
avec ces nouveaux obstacles.

Quelques instants plus tard, elle se reprit, respira
profondément et refusa le challenge présenté et
imposé sournoisement par la machine à écrire.

Elle l'a saisie avec force et la lança très loin par
la fenêtre de sa chambre.

La machine atterrit sans encombre sur le chemin allant vers la ville.

Un passant, intrigué de voir cet objet sur le bord du chemin, ramassa la machine à écrire et la porta jusque chez lui.

En la posant sur son bureau, elle avait retrouvé ses voyelles...

La vieille dame à la musique

Daniel Baranoux

À part la cuisine et la salle de bains qu'elle ne fréquentait qu'en cas de nécessité, la vieille dame ne quittait pas la chambre depuis la mort de son mari. Il y régnait une odeur de renfermé car elle n'ouvrait la fenêtre que le temps d'aérer son lit. Même la lumière semblait ne guère y entrer tant les rideaux étaient épais. Les murs au papier peint flétri, comme les meubles, étaient garnis de souvenirs recueillis tout au long de sa vie de couple. Beaucoup de photos, à commencer par la plus grande, celle de leur mariage, au-dessus de la tête du lit, puis la famille, tant les parents que les enfants et petits-enfants. Mais aussi des bibelots, des tissages, des miniatures persanes.

Au premier abord, la chambre paraissait silencieuse. Mais pour la vieille dame, elle pouvait se réveiller et restituer à travers les photos les sons qu'elle avait entendus. Ceux de son mariage où s'étaient juxtaposées des musiques d'Europe de l'Est et d'Afrique du Nord. Et puis, témoins des voyages, aussi accrochées au mur ou posées sur la commode chinoise, des réductions d'instruments de musique amassées au fil des pays : la harpe birmane, objet splendide, de bois laqué de rouge et de noir complété d'or, aux accents étranges, contrairement à la cithare vietnamienne incrustée de nacre qui résonnait si pure, une balalaïka qu'il n'avait jamais été possible d'accorder. Sur le guéridon étaient regroupés des percussions, une grenouille thaï en bois sonore et un tambour kenyan, et pour les vents,

une flûte double serbe, un pipeau lapon en écorce de bouleau, et un autre, macédonien, finement décoré.

Bien sûr, personne n'en avait jamais joué, ce n'étaient que des objets décoratifs. Toutes leurs musiques, son mari les lui avait fait découvrir. Il n'était pas musicien, seulement mélomane, curieux des productions des différents pays par où ils étaient passés. Il lui avait inoculé sa passion de la musique lorsqu'ils étaient fiancés et lui avait offert une mallette remplie de microsillons avec l'électrophone pour les écouter. Elle avait gardé l'appareil, aujourd'hui au grenier, désormais remplacé par une chaîne HiFi.

Tous deux avaient chanté pendant des années dans des chorales. C'était une passion. Il leur était arrivé de fredonner à deux voix en se levant, encore en pyjama, avant même que de quitter la chambre, voire le lit. Les murs les avaient entendus, mais ils ne restituaient plus rien à l'ouïe de la vieille dame, rien que dans ses yeux et dans sa tête.

L'effacement

Julie Robin Martre

C'était ainsi qu'elle avançait auparavant dans la vie, qu'elle anticipait avec délice ses semaines : des prénoms associés à des lieux et des horaires et notés à une certaine date. Des promesses de chocolat, de câlins et de rires à la sortie d'une école, d'un cours de danse ou d'un train. Elle notait pour ne pas oublier mais avant tout pour se réjouir.

Elle note toujours mais ne sait souvent plus où.

Elle avance à présent dans la vie comme poursuivie par la réglette d'une ardoise qui est tout sauf magique. Elle vit traquée par l'effacement. Joyeux anniversaire qui déjà ? Il faut que j'aïlle où déjà ? Je vais vous prendre un...

Je devais acheter quoi déjà ?

Les prénoms, les lieux, les horaires et les dates gravitent toujours autour d'elle mais il faut les réécrire sans cesse.

Des visages, des sourires, des odeurs et des rires se déposent à la surface de l'ardoise. Ils sont là, ça va aller, elle va les retenir, elle sait ce qu'elle doit faire. Mais très vite il ne reste plus que des contours, du bruit, des enchaînements de mots dont elle ne perçoit pas le sens. La réglette avance sans pitié et efface tout. Parfois elle s'arrête et lui laisse quelques traces d'un tableau qui était pourtant encore complet quelques minutes auparavant.

La nuit, la réglette ne fait pas qu'effacer, elle creuse, elle creuse l'espace autour d'elle et le remplit de vide et de silence. Ils sont là à chacun de ses réveils et ne la quittent pas, du moins pas tout de suite, pas assez vite. Ce vide et ce silence, elle s'en souvient.

C'est ainsi qu'elle n'avance plus dans la vie.

LES VOYAGEURS ONT LA PEAU TENDRE

PAR HASARD, TROUVER
DES ORCHIDÉES SAUVAGES
EN BORD DE MER
AVENTURIÈRES
ELLES REJOIGNENT
LES JACINTHES BLEUES
DES SOUS-BOIS

CATHERINE CHARMES

Le voyage

Hélène Frenkiel

Au couchant d'un temps où j'ai vogué par monts et mers, approché les uns au plus près et bien d'autres de plus loin, vécu immergée dans la platitude du quotidien ou aspirée par l'étrange des lointains, j'ai découvert qu'avancer dans le temps et voyager dans l'espace faisait quelque peut grimper. Grimper mais un peu, pas très haut. Juste assez pour mieux voir, mieux sentir, mieux comprendre. Non pour surplomber le monde, bien au contraire, car en flottaison légère, j'appréhende plus clairement le courant des choses et leurs contradictions. Ainsi, l'étranger me devient plus proche et singulier.e.s celle ou celui que je côtoie. Et si les convulsions de ce monde ou nous barbotons m'apparaissent bien moins surprenantes, elles n'en demeurent pas moins accablantes. D'avoir parcouru un peu d'espace, un peu de temps je rapporte une mesure, en étalon du senti, du perçu, du pensé mais curieusement, cette grimpette ne me dispense en rien de porter des lunettes pour mieux voir et des prothèses pour mieux entendre.

Marinades et philosophie

Fabienne Cauet

Dans la brume, le port désert, les cloches de la vieille église sonnaient les 23heures... Seul un vaisseau avait appareillé, ses grands mâts se détachant dans un rayon de lune comme de maigres squelettes, ses voiles déchirées, agitées par le vent telles les silhouettes fantomatiques de ceux qui périssent en mer... Plus en retrait, en s'enfonçant dans la ville, on entendait la musique battre son plein dans la taverne « les Rescapés », où étaient réunis plusieurs convives attablés, tantôt chantant à tue-tête, tantôt trinquant bruyamment. Les chopes s'entrechoquaient dans les halos de fumée émanant de leurs pipes, l'atmosphère était moite tant ils suaient... Ils ne lésinaient pas sur l'alcool, le rhum surtout, et abusaient sans complexe du cocktail « Molotov », boisson fétiche des marins toujours en vie.... Ces gaillards n'avaient pas fière allure dans leurs vêtements sales en partie déchirés, mais avaient le mérite d'avoir survécu au péril de la mer. Aussi, le capitaine laissait-il ses hommes boire, rire et manger, se contenter dans leurs excès comme ils avaient su affronter les extrêmes... Lui aussi se sentait bienheureux d'avoir réchappé de cette tempête dévastatrice qui avait provoqué la perte d'autres navires, brisés sur les récifs, comme de vulgaires coques de noix, balayées par la claque d'un vent violent... Il restait assis dans un coin, sirotait doucement un petit verre de grenade, tout en picorant ça et là, une crevette, une queue de crabe,

délaissant le tartare d'algues qu'il soupçonnait avarié vu sa couleur rouge foncé. Ses hommes, par contre, se jetaient sur les pintades en feuilleté faisant des blagues salaces sur la cuisse de celle-ci, le croupion de celle là... Le capitaine laissait dire... les femmes leur avaient tant manquées. Cela faisait bien 7 mois qu'ils étaient en mer et les escales trop rares. Cependant, le capitaine s'autorisa une larme de Côte de Nuit, vin de Bourgogne réputé, se remémorant un dîner aux chandelles en compagnie de son adorée... Il y avait si longtemps... L'avait-elle attendu?... Les marins éméchés avalaient les victuailles, les vins, les fromages à volonté, pour finir en farandole autours des tables, criant plus que chantant leurs fameux airs de boucanier. Puis ils se rappelèrent... la tempête, les vagues hautes de plusieurs mètres prêtes à les engloutir, aucune île flottante à l'horizon où se réfugier, jusqu'au heurt d'un iceberg, tel une bombe glacée venant heurter la coque du bateau... sans avarie sérieuse, heureusement... La Fée verte déjà veillait sur eux. Les mers du Nord sont si dangereuses en cette saison...

Du fond de la salle surgit soudain une voix tonnante déclamant d'une traite: «Je mettrai ministres à mes pieds ce soir et il n'en restera pas davantage que cette pintade !» Tout le monde fut si interloqué que le silence régna d'emblée. Qui était donc cet étrange personnage tout endimanché, aux lèvres grasses et charnues, bâfrant plus que dégustant ses plats, tout en prononçant ces mots

d'une façon si claire et si concise ? Les marins restèrent le regard fixé sur les restes de ces volatiles, carcasses décharnées, ne comprenant pas l'allusion de cet homme à la veste brodée ; pourquoi mêler des ministres à des dindons ? était ce une farce ? N'y a t-il donc pas de différence entre la basse et la haute cour ? Le capitaine intervint de sa voix claire : - Monsieur, êtes vous donc homme de pouvoir pour défier ainsi nos hauts fonctionnaires

- Certes, Monsieur, certes, mais mon pouvoir ne réside que dans mes mots ; l'art de la phrase et de la syntaxe sont mes seules armes face à la stupidité de nos hommes d'état !

- Mais que faites-vous donc Monsieur pour être aussi habile au langage ?

- Je suis écrivain, un simple écrivain.

- Vous êtes bien éloigné de moi qui ne suis qu'un simple marin, quoique capitaine de vaisseau.

- Croyez vous mon cher ? Sachez que je suis né rue des Noyés, une prédiction sans conteste, et que je passe ma vie à me noyer tantôt dans mes mots, tantôt dans l'alcool quand l'inspiration s'envole, me laissant nu comme un caillou décapé par les vagues de mon incertitude... Vous menez votre navire par-delà les vagues, les récifs, en pleine mer, loin des côtes et des hommes, moi, je navigue sur le flot de mes pensées, de mes rêves, éloigné parfois du rivage de la réalité. Comme vous, je contacte le néant de l'immensité et je crains d'être englouti par l'océan de mes idées. Et comme vous, je survis, j'apprends à éviter les écueils. Comme vous je connais la solitude - vous, quand vous vous échouez sur une île déserte, moi, quand je suis devant la page blanche et qu'aucun mot ne se présente pour accrocher une idée. Comme vous, je m'exalte au vent du large quand ma conscience s'ouvre sur un nouvel horizon de pensées. Voyez, au final, nous ne sommes pas si différents ! Ne croyez vous pas?... Allez, venez mon ami, trinquez avec moi !

Souvenirs de voyage

Nathalie Chevrin, Corinne Amson, collectif

Un séjour perdu et sans commodité, on le supporte ; sans sécurité ni médecin, à la rigueur. Mais bien avant l'invention du courrier électronique, un pays sans service de poste, je n'aurais pas tenu longtemps.

Ma visite chez les Omobuls fût ainsi faite et quand je débarquai sur la place d'Orpdorp après huit jours de marche sur les sentiers abrupts de montagnes revêches, je me mis tout de suite en quête d'un café où je pourrais me reposer et observer la vie du lieu.

Extrait du journal de bord

La pénombre, l'âme sombre envahit l'espace

La vague s'affale quand s'élanche la lune

Nuit d'encre, clapotis alanguis

Rame obscure qui effleure

A mon tour.

Chacune de mes étapes se déroulait suivant un rituel invariable ; je posais mon paquetage et mes cartes au sol, m'atblais dans un coin de terrasse ou près d'une fenêtre à l'intérieur du troquet local, et je regardais en buvant une boisson : du café s'il y en avait, du thé si c'était la coutume, ou n'importe quel autre breuvage préconisé par le cabaretier.

Extrait du journal de bord

Ce village n'avait pas de nom sur la carte.

Les habitants avaient mené campagne pour

se séparer de leurs homologues en contrebas. Les dissidents considéraient que les reliefs escarpés où ils s'épanouissaient n'avaient rien de commun avec la platitude de la vallée qui leur était étrangère. Ils avaient choisi d'outrepasser l'histoire en avançant que personne ne pouvait contredire la géologie.

Les mirigillers habitaient à proximité d'une rivière. En l'absence de pont, pour les rencontrer, il était nécessaire de se déchausser et de marcher dans l'eau froide.

Le seul bus qui s'arrêtait à proximité roulait en fin de journée. La traversée se faisait la nuit.

Chaque soir un mirigiller se postait sur l'autre rive au cas où un visiteur se présenterait. Il tenait une lampe dont la lumière se reflétait dans l'eau. Il accompagnait l'arrivant jusqu'à la grange qui servait de dortoir et lui donnait rendez-vous le lendemain pour lui présenter les habitants.

Sentir l'esprit du village en observant en silence les allées et venues des habitants, regarder les tenues vestimentaires, les chargements d'objets ou d'animaux transportés, les cadences, le sérieux des échanges, tout cela formait un ballet, une partition de sons humains et de silences, de cris et de bruits qui me ravissait.

Extrait du journal de bord

L'or du ciel plonge et s'étale, irradie

Voiles en feux
Rouge orange jaune incendie
Soleil plongeant, vaisseau indemne
Demain ici

Je consignais dès le soir par écrit mes premières impressions, mes rencontres, mes repas, mes insomnies ou mes fous rires, tout ce qui faisait mon voyage et mon apprentissage du monde, et je postais ensuite ces récits. Toujours en deux exemplaires. L'un à mon frère qui était mes yeux et mes oreilles restés en France et pouvait rassurer famille et amis tout en leur faisant partager mes aventures lointaines. Le deuxième envoi était destiné à mon voisin, chez qui je récupérerai au retour mes précieux souvenirs consignés avec l'espoir d'intéresser un éditeur friand de voyage et d'aventures dans des contrées lointaines.

Extrait du journal de bord

Puissance du feu, faiblesse du vent
Coucher opaque et rouge
Défier, remanier, recommencer à l'infini
il flambe le ciel
TOUT est calme maintenant

Refuge

Olivier Caria

Il était là, tout seul mais à l'abri. Le vent soufflait par rafales, s'engouffrant à l'occasion à l'intérieur du Refuge du Pouchan. Il l'avait rejoint avant le début de la tempête de neige et avait pris possession des lieux. Le bâtiment était solidement posé sur un replat, longé d'un côté par les derniers arbres d'un bois et de l'autre, par le sentier de Grande randonnée qu'il avait emprunté. Quatre murs de pierre maçonnés, un bardage de bois brut à mi-hauteur, un toit à deux pans en pente douce, recouvert de plaques de tôle ondulée et d'un petit panneau solaire. La porte, en milieu de façade, était complétée, de part et d'autre, par une fenêtre. Un panneau en bois, au-dessus de la porte, gravé de « Pouchan Mai 2005. Voyageur, nous avons construit ce refuge pour qu'il prenne soin de toi. Prend soin de lui ». Une fois à l'intérieur, les murs, en pierre apparente, oscillant entre le gris clair, le gris-vert avec quelques touches de noir. Le tout surmonté d'une charpente grossièrement lambrissée. Quelques lattes avaient disparu autour du tuyau d'évacuation du poêle.

La pièce unique, environ cinq mètres sur quatre, était composée de trois espaces. Une mezzanine pour le couchage, à environ un mètre quatre-vingts du sol, recouvrait plus de la moitié de l'espace. En dessous, une table et trois bancs. La troisième partie, avec ses trois mètres de hauteur, était surtout occupée par un poêle à bois et un tas de bûches sèches. A proximité, un seau et une pelle à

condes, les deux rouillés et percés. Au mur, une étagère sur laquelle était posé ce qui avait été une casserole, avec un fond arrondi et des restes de brûlé à l'intérieur. Un bloc de pierre creusé, surmonté d'une planche en partie brûlée et en partie trouée par les nœuds du bois meublait le reste de cet espace. Au sol, la roche brute, de niveau inégal. L'accès à la mezzanine se faisait par une rudimentaire échelle de meunier. A quatre pattes, on pouvait y aligner quatre ou cinq duvets. L'éclairage, alimenté par le panneau solaire, se résumait à une lampe au plafond, au milieu de la pièce et une autre au mur, sous la mezzanine, pour éclairer la table. Chaque lampe avait son interrupteur.

Une fois découvert le lieu, il avait installé son duvet sur la partie de la mezzanine la plus proche du poêle, vidé son sac des quelques provisions qu'il avait emporté en prévision des prochains repas, puis s'était occupé du poêle. En alimentant le foyer en continu, il avait, au bout d'une heure, réussi à atteindre une température de quinze degrés. A présent, le jour commençait à décliner. Pour sa satisfaction. Personne ne viendrait plus. Il alluma la lumière.

Il avait entamé cette randonnée, en cette saison, pour s'éloigner des autres. Pour lui, depuis le trois septembre dernier, vingt-et-une heures, l'Autre est ennemi. L'Autre vole l'âme, l'envie, le désir par vengeance, jalousie ou méchanceté. L'autre, son ami de vingt ans, avait volé son amour de dix ans.

Quatre mois plus tard, il avait décidé de s'isoler pour cicatriser.

Ayant passé son enfance en montagne, il voulait se faire à nouveau absorber par les chemins pierreux, les horizons échancrés des sommets, les neiges éternelles, l'odeur de l'air pur. Toutes les madeleines de son enfance. Il y puiserait le calme, le repos et les bienfaits de la haute nature. Randonneur amateur, même s'il avait délaissé sa passion ces dernières années, absorbé par son travail, il en connaissait les codes, les habitudes et certains lieux. Il avait choisi de faire une boucle qui passait en partie par un chemin de muletier que son grand-père lui avait autrefois raconté. Le balisage était clair, les refuges réguliers. Il avait aussi choisi ce parcours pour éviter les rencontres, mu par un besoin d'introspection.

Il avait retrouvé ou renouvelé ses équipements, acheté une carte à jour, planifié les étapes et les arrêts, vérifié les conditions météo des premiers jours. Il avait acheté son billet de train et était parti un vendredi soir, pour quatre semaines de congés, laissant derrière lui celle qui avait trahi son amour et celui qui avait trahi son amitié.

Parti tôt de sa précédente étape, il avait marché presque sans discontinuer pour être sûr d'atteindre ce refuge non gardé avant la nuit. Il voulait y rester un ou deux jours, à moins qu'un opportuniste l'en chasse.

* * *

Elle avait fui une ambiance toxique pour se retrouver. Malgré tous ses efforts, son manager la rendait ouvertement responsable de tout dysfonctionnement au sein de l'équipe. Le soutien qu'elle cherchait auprès de son compagnon se traduisait par du mépris, de l'ironie et de la domination. Le profond sentiment de culpabilité qu'elle ressentait face à cette double situation la faisait progressivement sombrer dans la dépression. Aucune aide dans son entourage. Sa personnalité s'était construite en victime systématique, s'entourant de manipulateurs, chacun trouvant facile d'appuyer chaque fois plus fort sur ce marchepied pour des égos en manque de pouvoir, d'attention ou de confiance en soi.

Elle avait eu un déclic aux premières pensées morbides. Il lui fallait trouver une solution pour sortir du trou où elle s'était logée. Réaction salutaire : elle avait décidé de faire une cure d'humains et d'air frais. L'activité physique, la solitude et les grands espaces l'aideront à rebondir. Après un détour dans un magasin de sport pour acquérir le matériel indispensable à une randonnée en montagne, sans autre entraînement que quelques promenades dominicales sur terrain plat, elle était montée dans le premier train vers les Alpes, sans prévenir personne, après avoir éteint son téléphone.

Procédant par petites étapes, évitant les lieux habités, elle n'avait depuis cinq jours échangé que

quelques mots utiles avec des commerçants de petits villages. Parti en milieu de matinée de Saint-Roustan, elle voulait limiter sa journée à quelques heures de marche. Vers seize heures, elle se mit en quête d'un lieu pour dormir et sorti sa carte IGN. Des trois refuges à une heure et demie de marche. Elle choisit celui de Pouchan, le seul non gardé. Il lui fallait hâter le pas : des nuages gris se regroupaient sur la ligne de crête. Au bout d'une heure, la neige commença à tomber. Un bivouac n'était plus une option de secours. Elle pesta contre son impréparation, mais sans culpabiliser, ce qui la réjouissait. La neige se faisait plus intense, limitant la visibilité. Au détour du dernier virage, le refuge lui apparut, à quelques centaines de mètres. Fumée, lumière : il était occupé. Trop tard pour choisir un autre abri. Elle dormira là, mais sans parler. Elle ne voulait ni raconter ses tourments, ni les alimenter.

* * *

Il venait de finir son repas et s'apprêtait à sortir pour remplir la casserole de neige, à faire fondre sur le poêle. La porte s'ouvrit brusquement, faisant entrer une bourrasque, glaçant l'atmosphère. Le « bonsoir », version service minimum se noya dans le bruit du vent. Surpris, il sursauta et ne prit pas la peine de répondre. Cela valait mieux d'ailleurs. Il avait plutôt envie de lui demander de partir pour lui laisser savourer son refuge misanthrope. A regret, mais par solidarité de randonneurs, il laissa

l'opportun poser ses affaires. Il en profita pour enfiler son anorak et sortir chercher de la neige à fondre. Il prit tout son temps, feignant de ne pas trouver rapidement de neige sans impureté. Lorsqu'il rentra, il remarqua qu'un second duvet était étalé à deux places du sien. Puis, il vit que l'opportun était une opportune. Elle était assise en train de manger un plat, à peine chauffé à même une boîte de conserve métallique. « Randonneuse du dimanche » pensa-t-il. « Ce n'est pas un type de plat à emporter pour des journées de marche ». Il n'avait aucune envie de parler, pas même de la tempête de neige. Et visiblement, c'était aussi le cas de la mangeuse de raviolis industriels.

Il utilisa la moitié de l'eau fondue pour rincer sa vaisselle, un minimum d'hygiène corporelle et laissa le reste à disposition. Il verrait bien le lendemain si la casserole était vide.

Pour éviter de se sentir gêné d'être enfermé à deux dans vingt mètres carrés sans échanger un seul mot, il se cachait derrière le bruit de la tempête de neige qui remplissait l'espace sonore et limitait la possibilité de s'entendre. Ça ne l'empêchait pas d'observer sa cooccupante d'infortune. Sans doute avait-elle son âge, approximativement, mais ce qui le frappait surtout, c'était son air : un mélange de tristesse, d'abandon de la vie, d'errance, de quête incertaine. Tout ce qu'il voyait quand, lui-même, se regardait dans un miroir ces derniers mois. Il

ne voulait rien partager de ses malheurs, qui lui suffisaient largement. Savoir qu'un autre était en détresse également, ne l'aiderait en rien à remonter la pente. Il préférait interioriser ses pensées, avec une efficacité très relative.

Elle vécut ce moment comme un exercice de rédemption : si elle réussissait à rester silencieuse face à cet inconnu sans se sentir fautive de quoi que ce soit, elle se saurait en voie de guérison... même si elle constatait que le simple fait d'émettre cette hypothèse prouvait le contraire. Surtout après ce coup d'œil furtif pour ressentir le niveau de pensées agressives de cet étranger à son égard. Mais elle lut dans son regard un trouble, une blessure et une envie de solitude plus qu'un sentiment la concernant. « Deux âmes solitaires malheureuses échouées en haute montagne », se dit-elle. « C'est peut-être mieux ainsi » conclue-t-elle en avalant un carré de chocolat.

Il venait de remettre une bûche dans le poêle. Elle se leva pour débarrasser son dîner, trébucha sur le sol inégal, manqua de tomber, se rattrapa à ce qui se présentait, la cuisse, le ventre, le bras, la main de cet autre silencieux, sa peau, sa chaleur.

Un « pardon » glissa entre ses dents.

« Hum mam », marmonna-t-il, en signifiant « pas grave ».

Pourtant, il fut troublé par ce contact. Plusieurs semaines qu'il se refusait à concevoir qu'une chaleur humaine puisse l'approcher. Il avait presque réussi à effacer ce manque.

Elle ne sut comprendre si son rouge aux joues était dû au foyer ravivé ou à cette involontaire attouchement.

Alors qu'elle se relevait, ils se retrouvèrent face à face, à vingt centimètres, les yeux dans les yeux. Ne souhaitant rien lire dans le regard de l'autre, ils détournèrent en même temps la tête, préférant la neige tombant à travers la fenêtre ou l'étagère presque vide à leurs histoires passées qu'ils fuyaient.

Pendant cette fraction de seconde, il n'avait vu dans ce visage aucune peur, animosité ou reproche. Juste une supplication, un besoin sincère de pardon, une recherche de compassion, sans défiance.

Quant à elle, sa surprise fut de ne reconnaître aucune agressivité, aucune accusation d'une quelconque faute. Un étonnement, une offre d'aide et de soutien, tout au plus.

Espérant retrouver cet apaisement à leurs tourments, ils ont chacun de nouveau tourner la tête pour replonger dans ces yeux et y chercher de la sérénité. En silence, ils ont échangé l'intensité de leur détresse et de leur besoin de retrouver

confiance en eux et en un autre, une quête d'alter ego pour revenir à la vie.

Comme des animaux à leur première rencontre, il leur fallait se toucher, se sentir, se frotter, pour évaluer leur bienveillance et leur prévenance réciproque. Il approcha sa joue rugueuse pour caresser une joue plus douce. Elle ferma les yeux et mis sa main dans ses cheveux.

Ils avaient besoin de capter plus de peau. Il l'interrogea d'un regard plein de désir adolescent puis la prit par la main, l'aida à gravir les quelques marches de l'échelle de meunier. Une fois sur la mezzanine, ils se dévêtirent. Elle l'invita à se glisser dans son duvet, au chaud pour le plaisir du frôlement et se coller l'un contre l'autre. Ce contact intense et prolongé leur suffisait. Nulle autre envie, comme s'ils savaient qu'une relation charnelle gâcherait ce moment de partage. Leur besoin de guérir ne voulait que cette chaleur humaine. Leurs mains découvraient le corps d'un Autre généreux, sans animosité. Uniquement pour la tendresse d'un corps tendu vers une attente : sentir le velours d'une peau hospitalière sans arrière-pensée hostile ou fouguese. Un besoin d'explorer chaque espace de la soie chaude de cette sensualité offerte, pleine et sincère. La neige, le refuge, le froid, le feu crépitant dans le poêle n'existaient plus. Pas même leur envie de solitude, leurs profonds doutes, leur confiance rabotée. Un simple carpe diem absolu et pur. Ils sont restés ainsi

à découvrir leur douce ferveur pendant de longues minutes. Avant de s'endormir de béatitude, dans les bras l'un de l'autre.

Au matin, il se réveilla seul, dans son duvet. Aucune trace d'elle. Pas même une miette ou une empreinte de pas. La casserole de neige fondue était toujours à moitié pleine. Il ne sut jamais s'il avait rêvé ou vécu cette rencontre et cette nuit de fusion. Mais il savait qu'il pouvait rentrer retrouver des Autres. Il était prêt à réapprovoiser ses semblables, à construire une histoire authentique à deux.

Les enfants et le camion

Anne-Marie Marcais

Ils ont trouvé un vieux camion et l'ont transformé en voiture, en carrosse, en char.

Le plus grand regarde attentivement la route qui défile ; le plus meneur a pris les rênes. Derrière le camion sont montés les copains, ils se racontent des histoires drôles et rient aux éclats, le petit dernier regarde les grands jouer, il observe.

Pour rien au monde ils n'accepteraient de perdre ce camion comme le voudraient les parents, pour qui tout est dangereux. Ce camion qui leur procure tant de sensations, de joies et d'alacrité, à l'aventure toujours renouvelée dans cette escapade au long cours, où on s'amuse tant que les blagues fusent de tous les joueurs. Non pas tous, le petit dernier observe avec un immense étonnement ces grands, avec un peu de peur.

Tantôt ils sont sur un chemin de brousse pour découvrir un éléphant ou un tigre tantôt ils sont sur une petite route de campagne pour faire la guerre aux bleus, tantôt ils sont dans un char d'assaut pour débusquer le farouche ennemi.

Les judis se suivent et jamais ne se ressemblent.

QUAND ILS PRENNENT LA PAROLE

ELLE M'AVAIT ENFIN
DIT «BONJOUR»,
UN MOT, UN SIMPLE MOT,
DEUX SYLLABES:
BON-JOUR.

DOMINIQUE BRUNET

Mot premier

Irène Vasseur

« Attends »

Voilà le premier mot qu'il prononce.

Éberluée, je le regarde gigoter sur le dos, tout nu, les pattes en l'air. Je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu.

Il n'a pas dit « papa » ou « maman ».

Il a dit « Attends ».

Il le dira très souvent 15 ans plus tard. Et alors, ce « Attends » me donnera des envies de meurtre !

Mais ce jour-là, rapides, un peu chantantes, ce sont deux petites syllabes qui sortent pour la première fois de ce petit corps tout neuf. « Attends »

Je réalise que commence notre histoire en miroir. Il répète ce que je ne cesse de lui dire. Quand je change sa couche, quand je lui donne le bain, quand il a faim...

Il faudra que j'apprenne à lui dire « Je t'aime ».

Le taureau

Catherine Charmes

La bête silencieuse au regard vide m'inonde de sa torpeur et de sa tristesse. Je dois lutter pour ne pas m'enfoncer avec elle dans ses marécages. Comment puis-je aider cet animal, enfermé dans son enclos depuis bien trop longtemps. D'autres s'y sont essayés avant moi, ils en sont morts. Faudrait-il que j'ouvre l'enclos ? Le taureau voudra-t-il en sortir sans me tuer ?

L'épuisement me guette. Je sais que la bête donnera un coup de sabot ou un coup de corne avant de retourner s'allonger sur sa paille. Coup de corne, coup de sabot. Coup de corne, des trous dans mon corps. Coup de sabot, je sanguinole de partout. Coup de corne, coup de sabot... Je me meurs... Le matador est maté depuis bien longtemps, mais il tient. Je tiens, je tiens, je tiens.

Cette bête blessée et dangereuse doit être soignée. Il faut trouver un antidote, vite, je suis prête à abandonner le combat, mes forces m'abandonnent. Parcourir la Terre, chercher un guérisseur, un magicien qui lui, saura... Moi, je n'ai pas ce pouvoir. Je dois juste tenir jusque-là.

Voici le taureau, impressionnant, qui s'approche. En plongeant dans son regard bleu irisé de gris et de vert, j'ai le sentiment cette fois-là, de voir jusqu'au tréfonds de l'âme de la bête, fumant, éructant et piétinant dangereusement.

Je me risque à m'approcher, à poser ma main blessée entre ses deux yeux ... « Mais, tu es sensible ? » Le taureau me répond : « Alors, ça vaut le coup de vivre. »

Maximus Lamea Mhur

Helma Warum

On m'appelle Maximus Lamea Mhur, le Conquérant.
Je m'adresse à toi car nos regards se sont croisés
et j'ai vu ton étonnement puis ta compassion.
J'ai su que tu es capable d'accueillir mon histoire,
tu as vu derrière le miroir de la magnificence de
mon apparence la créature souffrante, terrorisée.

Quand tu as posé la main sur mon encolure j'ai senti
en toi l'être qui a souffert, qui comprend. Maura,
c'est ton nom, il me sonne doux aux oreilles.

Tu es la seule qui m'aies donné de l'eau et tu me
trouvais beau.

Tu recules ? As-tu peur ? Regarde-moi et vois,
nous nous reconnaissons, n'est ce pas ?

N'aie pas peur, viens, assieds toi près de moi.

Où en étais-je ? Ah oui, tu me trouvais beau.
C'est ma parure qui a ravi ton œil ? Non, ce n'est
pas ça, tu as vu au-delà des apparences – tu vois,
nous nous sommes reconnus.

Beau, oui j'étais beau, fougueux et éclatant
de vitalité dans ma jeunesse.

Je suis né dans le Haras du Roi. Mon père était
le célèbre champion de course Tonnerre du soir
et ma mère était admirée par sa beauté et sa grâce
lors des spectacles équestres.

Figure-toi – le Roi, vêtu de pourpre et d'or, entouré
des courtisans et des vassaux, est venu assister

en personne à ma naissance. On mettait beaucoup d'espoir en moi, descendant d'une si illustre lignée.

Je fus choyé, brossé, câliné ; l'orge et le foin venait de Syrie – le fin du fin, rien n'était trop beau, trop bien pour moi.

Je faisais des cabrioles, les courses avec les poulains du Haras, bref, j'étais le Favori.

Les jours, les semaines, les mois passaient ainsi dans la joie et l'insouciance.

Puis, le drame s'abattit sur nous – le bon Roi était mort !

Finis les jeux, nous étions retenus en Stalle, drapés de noir.

Dans tout le pays s'élevaient des clameurs de détresse. Je ne comprenais pas tout mais j'entendis dire que le fils du Roi – son successeur, était un être sévère et dur. On craignait la guerre.

La vie au Haras était désormais réglée à la minute près. Les poulains qui avaient l'âge partaient à l'entraînement. Moi, je restais seul dans l'enclos ou au box mais j'avais encore le feu et la confiance des enfants en moi : tout s'arrangerait, on viendrait me cajoler, m'admirer et me féliciter comme avant. Pauvre fou que j'étais !

Le temps passait, mes camarades de jeux ne revenaient plus dans le pré, je ne voyais plus

mes parents. Je grandissais, je m'inquiétais, je m'impatentais... j'aurais mieux fait de souhaiter qu'on m'oublie !

Comme tous les matins je grignotais sans entrain ma pitance quand soudain le bruit d'une foule s'approcha.

Enfin ! Le temps de l'action était venu ! Le portail s'ouvrit sur des hommes armés, cuirassés, bottés, aux allures puissantes.

Un d'eux s'avança, un manteau d'hermine sur son armure, la tête ceinte d'un bandeau doré – le Roi !

Il était magnifique. Nos yeux se rencontrèrent, il me palpa le poitrail, les jambes et dit « Il sera parfait, préparez-le. »

On m'emmena, on me mit des habits extraordinaires et en un rien de temps j'étais présenté au Roi qui aussitôt se hissa sur mon dos. Une multitude d'hommes en arme à cheval nous entourait. J'étais fière d'être au centre, l'admiration de tous. Pauvre fou que j'étais !

Le convoi se mit en route, le Roi en première ligne.

Au bout d'une longue chevauchée à travers une forêt nous arrivâmes sur une clairière qui s'ouvrait sur une vaste plaine, remplie d'innombrables hommes à cheval en arme, et avant que je pus comprendre la situation, un cri féroce de milliers de gorges emplit

l'air et les deux masses d'hommes à cheval se mirent en mouvement.

L'impact de l'affrontement fut brutal. Dans la tumulte je vis des corps déchiquetés, des fers s'abattre sur des bras, des têtes, transpercer des cous, des chevaux et des hommes, l'air était vicié des cris, des vapeurs de sang.

Mon cavalier me guidait en hurlant et en abattant tout devant nous à travers la foule combattante.

Mon cœur allait exploser de la terreur que je sentais dans chaque fibre de mon corps.

Soudain tout se tut, on laissait derrière nous la désolation absolue.

Nous rentrâmes au château en vainqueurs. Nous étions fêtés en héros mais moi, je perdis mon innocence et ma joie pour toujours.

Vois-tu maintenant pourquoi ton regard de compassion et d'amour pour ma beauté m'ont amené à m'ouvrir à toi ? Je te remercie de ton écoute si bienveillante. Reviens me voir, tu seras toujours dans mon cœur.

Elle lève les yeux comme sortie d'un rêve, la salle s'était vidée, elle resta assise encore quelques minutes, un peu hébétée puis se leva et se dirigea vers la sortie du Musée.

Histoire de Marka Carineo Dolce

Corinne Maarek

Je l'entends s'approcher de moi, je sens une énergie, c'est comme un souffle léger et doux. Je me retourne vers elle et regarde son visage. Nos regards se fixent sans effort, sans tension. D'une voix claire et ferme elle me dit : « je suis MARKA CARINEO Dolce. Je suis venue te rencontrer pour te raconter mon histoire.

Cela fait longtemps que je te cherche. J'ai suivi les traces que tu as laissées. Parfois je te voyais de loin, parfois je t'ai trouvée, et il y a quelques temps je t'ai perdue de vue ; je ne trouvais pas la marque que tu laissais là où tu t'arrêtais.

Je me suis dit que moi, MARKA CARINEO La Douce, je devais te retrouver car j'ai autant besoin de toi que toi de moi.

J'écarquille les yeux dans un « Pourquoi ? » Elle me dit qu'elle pourrait m'expliquer mais que je le sais déjà. Ferme les yeux me dit-elle. Et laisse une toute petite fente pour laisser entrer la lumière. Il n'est pas nécessaire de rentrer dans l'obscurité maintenant, tout de suite. Pour l'instant laisse la lumière allumée, le temps de t'habituer à la pénombre qu'il y a derrière tes yeux.

Ecoute mon histoire. J'ai traversé le temps, j'ai traversé le cosmos. Avant d'arriver jusqu'à toi aujourd'hui. J'avais d'autres visages, et d'autres corps. Je me souviens, on m'appelait IN COR NAE KARMA. J'ai parcouru les richesses et les misères des hommes. J'ai soigné les corps, j'ai soigné

les âmes, j'ai apaisé les souffrances des hommes autant que des animaux. J'ai aimé.

Je t'ai rencontré plus d'une fois, nous nous connaissions déjà. Et aujourd'hui je reviens vers toi. « Pourquoi ? » tu te demandes de nouveau. Toujours la même question, à laquelle nul ne peut répondre. Tu t'appelles KARMA INE CORA, et c'est pourquoi je suis ici aujourd'hui avec toi.

Un parmi mille

Helma Warum

Mais qu'est ce qu'ils savent de moi ces gens ?

Se posent ils une seule question sur ce que c'est d'être un parmi mille ?

Certes, il m'est poussée une feuille en plus, sous la douleur, je précise !

Mais comme les autres je tremble devant la gueule du mouton qui s'approche, je tombe en syncope devant la langue râpeuse et vorace d'une vache !

Ma vie n'est une longue crainte.

Admettons que je survive à ces désastres gloutons, admettons qu'un jour j'entende ce cri victorieux «Un trèfle à quatre feuilles !!!»

Que croyez-vous ? Que mon être se gonfle de fierté de cette distinction ? Que mes compatriotes trois-feuilles m'applaudissent, m'acclament ?

Non, on m'arrache à mains indécrites, je me débats, je résiste, je souffre - rien n'y fait.

Mon agonie sera lente et longue. Avec mes dernières forces, j'essaie de retenir la sève dans mon corps frêle, en vain.

Ultime affront à ma personne - on me pose entre deux pages du journal intime de la dame et je reste ainsi figé : une idée d'un trèfle de bonheur.

- A Y REGARDER DE PLUS PRÈS -

QUELQUES LISIÈRES

LES RAYONS DU SOLEIL
À TRAVERS
LES PERSIENNES...

LES VOILETS S'OUVRENT
ENFIN VERS UN HORIZON
BAIGNÉ DE LUMIÈRE...

CORINNE COMPAN

L'échancrure

Laurence Lagrange

Assise à la table elle se penche tout en sachant que son chemisier est entrouvert. Elle sait que la dentelle posée sur ses petits seins va lui plaire. Il faut se faire remarquer coûte que coûte. Être le centre de l'attention, absorber l'autre comme pour ne lui donner aucune chance. Se sentir désirable lui donne cette plénitude du sentiment amoureux. Elle se pose la question de l'amour et de l'envie, l'amour de l'envie, l'envie de l'amour, elle choisit le jour où elle se sent belle. Elle doit s'aimer, être l'objet de son désir ne la dérange pas, elle a tellement de facettes. C'est quand elle attrape le regard de l'autre qu'elle sait qu'elle a gagné et tout son corps s'enflamme.

Savoir que l'on est désiré ouvre tous les possibles, sans envie rien ne se crée, que ce soit en amour ou bien pour faire une pizza.

Dérobés

Guillaume Meyran

Néons de couloirs, rez-de-chaussée du lycée. On doit être en novembre, il y a des flaques au sol, qui miroitent. Blanc cru sur les doudounes luisantes. Teint de merde pour tout le monde.

Dans la cour, tous les regards se croisent, plein de désirs et de doutes. Certains s'enlacent et s'embrassent en hâte, pour la beauté du geste ou pour la tchatche.

À quelques pas de là, charmante timidité, deux ados s'observent pour de vrai. Après plusieurs semaines aux aguets, ils se rapprochent la peur au ventre, puis s'assoient sur les marches humides d'un escalier dérobé.

Côte à côte, ils se regardent à peine et s'aiment déjà avec tendresse. Malgré le crachin de la pluie, une idée les obsède, les renverse, les enivre : effleurer ne serait-ce qu'une parcelle de la peau de l'autre.

Alors on se lance, on se sourit, on trouve une excuse pour s'aborder. Le désir est là, qui dépasse la gêne. On se trouve bête, on se trouve courageux ! On se frôle par mégarde. On se touche à dessein. On s'engage. On sourit. On parle un peu, puis on se tait. On sait que c'est presque gagné.

Le brouillard

Isabelle

Je me revois dans ma voiture un matin d'hiver partant à mon travail. J'habite en pleine campagne. Le brouillard devient de plus en plus dense, je n'y vois plus rien. Je me gare en pleine campagne sur le bas-côté et décide d'aller à pieds jusqu'au village à cinq kilomètres pour prendre le bus. Le village est plus éclairé. Je commence à marcher, mais même à pieds je ne vois pas grand-chose et j'avance très doucement. J'ai l'impression d'être dans un monde irréel.

Tout d'un coup, je me retrouve face à face avec un homme avec un chapeau pointu. Il me demande d'un air bourru ce que je fais là, je lui explique que je vais à mon travail. Il me dit de revenir à ma voiture et qu'il va m'accompagner. Je ne suis pas très rassurée mais je le suis.

Arrivée à la voiture, il me dit de conduire et qu'il marchera devant pour me montrer le chemin. Il commence à marcher, je le suis en conduisant, il va de plus en plus vite, un halo de lumière l'entoure, dans le brouillard. J'ai l'impression de rêver et de conduire dans un nuage.

Arrivée à l'entrée du village. Les lumières du village permettent de voir plus clair. Il me fait un signe et disparaît d'un coup.

Je ne l'ai jamais revu et toutes les personnes du village auxquelles j'en ai parlé ne le connaissent pas.

Il faut y croire pour voir le lutin du brouillard et il n'intervient que dans des situations très particulières.

Fragment de dignité

Sara Guarischi

Tu te revois dans cette maison, rue du chemin vert ;
c'est celle de tes grands-parents.

A Boutigny sous Prouais.

Ton grand-père t'accueille avec ta mère et ta sœur
sur le perron en ouvrant la porte du garage. Ta
grand-mère est aux fourneaux : tarte aux pommes,
clafoutis aux cerises, patates sautées à l'ail. L'odeur
savoureuse t'enveloppe d'un doux réconfort.

Marcel s'empresse de descendre quelques marches
jusqu'à la cave et sort une bonne bouteille comme le
veut la coutume : Côte de Blaye, Bourgueil, Irancy,
Saint-Amour... Rien n'est jamais trop bon.

Tu te revois dans le potager. Ton grand-père fait
pousser des tomates de toutes sortes, des haricots
verts, des fraises, des salades. Il répète cette
phrase à qui mieux mieux :

« Manger salade jamais malade. »

Il grimpe aux arbres, cueille les fruits mûrs,
les goûte parfois.

Il a encore toutes ses facultés, sa force
et sa puissance.

Tu t'assois dans une des chaises en plastique blanc,
celles qui collent à la peau et tu contemples la
beauté de ce jardin.

Tu te délectes de ces moments comme des bonbons
acidulés fondant lentement sur ta langue.

Plus tard, tu te revois en voiture à ses côtés. Il est assis à la place du passager. Marcel ne parle plus. La maladie l'a muré dans un silence. Seuls ses yeux parlent, crient, hurlent.

Il est enfermé dans son propre corps. Il a pourtant toute sa tête.

Plus jeune, tu fais ce rêve :

Tu assistes à un match de boxe. Sur le ring, ton grand-père, Marcel combat dans la catégorie poids léger, en position de défense. Les poings sont ramenés devant son visage. Face à lui, un poids lourd dénommé « Parkinson ». Un homme, aguerri aux uppercuts et aux coups droits. Le combat fait rage. Ton grand-père se défend comme il peut mais il ne fait pas le poids...il ne peut rivaliser. L'adversaire lui assène des coups d'une rare violence. Il tombe à terre.

Le passage de la ligne

Corinne Compan

Le passage de la ligne qui nous séparait de la liberté nous paraissait infranchissable, illusoire, Inaccessible.

Que de nuits à parler de ce jour où rien ne serait plus comme avant, où tous nos repères auront explosé pour nous ouvrir sur un horizon appelé « liberté » ...

Puis le projet devint plus palpable, concret et réalisable. Nous y croyions très fort.

Nous n'avons plus le choix, partir ou mourir dans notre propre malheur, nous laisser absorber par cette terre hostile qui voulait nous happer, nous vider de tout espoir d'une vie meilleure.

Partir était donc notre seule option. S'enfuir, plus précisément.

Tout abandonner derrière nous, nos déceptions, notre mal-être, notre mal de vivre.

Mais aussi ces couleurs fades, tristes et ombrageuses. Ces gens dociles, amorphes et sans espoir acceptant leur triste sort.

Seule notre envie de vivre pouvait nous permettre de nous projeter bien loin, bien plus loin que cette ligne, symbole de la vie d'avant, vers une vie meilleure.

Il était temps de faire appel à notre courage, notre force et notre jeunesse pour nous évader de cette vie sans avenir ni espoir.

Quelques heures nous séparaient maintenant du passage de la ligne.

Nous étions fin prêts mais nous devions attendre la nuit noire, sans lune, sans lumière pour nous trahir.

Plus que quelques heures pour basculer vers la lumière et la vie.

Plus rien ne s'opposait à notre départ.

Plus aucune barrière mentale ne nous retenait.

Les digues de nos esprits formatés avaient cédé.

Nous prenions notre destin en mains.

Aucun retour en arrière n'était possible.

Notre envie de vivre était notre seul bagage.

